

Le thème de l'enfance chez Saint-John Perse
et Dylan Thomas : une consécration de la
réalité

à H.L.

Deux raisons nous inspirent cette étude comparée. La première tient à replacer la prééminence de ces poètes dans une perspective sinon universelle, du moins occidentale. En 1950, Dylan Thomas séjourne chez Francis et Katherine Biddle. Katherine, sensible à la vie intellectuelle, politique et sociale de son temps, poétesse et *hôtesse émérite* ⁽¹⁾, ainsi que son époux, Francis Biddle, ministre de la Justice, ont aussi accueilli Alexis Leger dès son exil en Amérique en 1940. Est-ce là simples circonstances ? Katherine Biddle écrit dans son *Journal* : *Ces quatre jours avec Thomas m'ont donné une foi, un enthousiasme, une inspiration, que je n'ai trouvés chez aucun autre poète contemporain, sauf Perse.* ⁽²⁾

Le sentiment de Katherine Biddle, dont on peut dire qu'elle intériorise la sensibilité d'une époque, place ce rapprochement au niveau d'un bouleversement esthétique, aussi bien qu'intérieur. Qu'y aurait-il de commun entre les deux poètes dans cette capacité d'inspirer le lecteur, de le saisir dans son être profond, en un moment particulier de l'histoire ?

Thomas est un génie. Il a ce qui manque à Auden, à Spender et aux autres. Il quitte la terre et y retourne. Selon Elizabeth Bishop : « Depuis longtemps, nous voyons de fausses imitations ; lui est authentique. » ... A l'écouter réciter ses poèmes, j'ai compris ce que disait Alexis à propos des vers de mon « Christmas Eve » qu'il trouve « littéraires et décoratifs ». ⁽²⁾

La deuxième raison est liée à la nature de la création poétique. Dans un XXème siècle marqué par un courant de sensibilité qui, depuis Rimbaud, consiste à *quereller les apparences du monde* ⁽³⁾, Saint-John Perse et Dylan Thomas sont en rupture avec l'idée de la perception subjective, mesure de toutes choses : *... considéré comme une « existence » qui se manifeste dans son âme, le monde entier, pour chacun, est particulier et privé à cette âme.* ⁽⁴⁾

Selon Miller ⁽⁵⁾, une des conséquences de cette rupture est d'apporter à la poésie moderne l'espace nouveau d'une « réalité » constituée de la coïncidence entre les choses, l'expérience humaine et les mots. Intervient ici l'impact physique du langage :

(1) *Saint-John Perse Intime par Katherine Biddle, Journal 1940 – 1970*, texte édité, traduit et commenté par Carol Rigolot, Cahiers Saint-John Perse 20, Paris, Gallimard, 2011, p. 8

(2) *Ibid*, p. 203

(3) *Une Saison en Enfer*, « L'éclair »

(4) Citation de F. H. Bradley in T. S. Eliot, *La Terre vaine*, édition bilingue, traduction de Pierre Leyris, Paris, Seuil, 1995, p. 90

Regarded as an existence which appears in a soul, the whole world for each is peculiar and private to that soul.

(5) J. H. Miller, *Poets of Reality Six Twentieth Century Writers*, Cambridge, Harvard University Press, 1966 (Joseph Conrad, W. B. Yeats, T. S. Eliot, Dylan Thomas, Wallace Stevens, William Carlos Williams), p. 11

... ces auteurs sont des poètes de la proximité, non de l'absence. Leurs oeuvres rendent la réalité présente aux sens, présente à l'esprit, qui la possède à travers les sens, présente dans les mots, ou le poème, par lesquels cette possession se concrétise. (1)

Par exemple, dans *Vents*, Saint-John Perse brise la linéarité de la suite 1 (Chant 1) (2), qui impose le thème, afin que se ressente l'émergence de *forces en croissance* (3) dans les décombres de l'Histoire et la sclérose des productions humaines.

C'est ainsi la valeur du langage, traducteur de l'expérience sensible, que nous illustrerons chez l'un et l'autre poète, à partir du thème de l'enfance.

Exaltation lumineuse

L'exaltation de l'enfance est pour Saint-John Perse le point de départ d'une aventure poétique. Dans l'enfance des îles, le monde est une évidence :

Qu'il est étrange d'être là, mêlé des mains à la facilité du jour ... (4)

« Eloges », V

Lorsque s'opère, en une sensation vive, cette ouverture de l'être à la nature, l'enfant contemple le miracle d'un univers complètement offert. Ce sentiment se confond avec la sensation d'une détente absolue dans la ferveur de l'instant, inscrite dans le réel des jours. Aux sources de l'émerveillement affleure alors le sens d'un insolite. Un monde qui accueille et la certitude de sa présence, un monde plus grand que soi et la certitude de son mystère, telle est l'unité de la louange persienne :

*... et la présence de la voile, grande âme malaisée, la voile étrange, là, et chaleureuse révélée, comme la présence d'une joue ... Ô
bouffées ! ... Vraiment j'habite la gorge d'un dieu.*

« Eloges », IX

- (1) C'est nous qui traduisons.
... these authors are poets not of absence but of proximity. In their work, reality comes to be present to the senses, present to the mind which possesses it through the senses, and present in the words or the poem which ratify this possession.
- (2) Voir Henriette Levillain, *Saint-John Perse Une lecture de Vents*, Cahiers Saint-John Perse 18, Paris, Gallimard, 2006, p. 49
- (3) Chant 1, suite 3
- (4) La mise en page des citations est celle de Saint-John Perse, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, 1972

Au contraire des pièces d'*Eloges*, qui forment le premier recueil poétique de Saint-John Perse, *Deaths and Entrances*, publié en 1945, est le quatrième recueil de Dylan Thomas. Il marquera une étape décisive de son évolution poétique par le retour aux sources de l'enfance. (1) En effet, le premier recueil, *18 Poems* (1934), fait état des angoisses de l'introspection, du sentiment d'une aliénation sociale, de la prise de conscience d'un univers divisé par les forces de vie et par les forces de mort. Il y a au cœur de ces poèmes, souvent obscurs, par-delà les hallucinations et la révolte, comme une volonté de réduire le monde à soi, par une expression de la vie intérieure en termes cosmiques et par l'affirmation de sa toute-puissance sur les forces de la nature – non pas l'homme dans l'univers, mais un défi des lois de l'univers :

*We summer boys in this four-winded spinning
Green of the seaweeds' iron
Hold up the noisy sea and drop her birds
Pick the world's ball of wave and froth
To choke the deserts with her tides ...* (2)

"I see the boys of summer"

*Nous, fils de l'Été, en ces quatre vents tournoyants,
Verdis sous l'empire des algues,
Nous refoulons la mer sonore, rejetons ses oiseaux,
Nous cueillons la boule de vagues et d'écumes de ce globe
Pour avec ses marées, étrangler les déserts ...*

« Je vois les fils de l'été » (3)

Soulignons, dans ces deux dernières citations, le pouvoir de la langue pour évoquer chez Saint-John Perse une plénitude sans ombre, chez Dylan Thomas une rage fracassante et sublime.

La relation de Thomas au monde s'opère donc dans une intense souffrance. L'angoisse de la solitude se double de l'angoisse plus aiguë d'un échec du langage. Construits sur le vocabulaire des contraires et des antagonismes, certitude et doute, création et destruction, ces poèmes nous ramènent sans cesse à l'adolescent, qui dans l'audace et la fragilité de sa révolte, se heurte à la désunion :

*... From the divorcing sky I learnt the double
The two-framed globe that spun into a score ;
A million minds gave suck to such a bud
As forks my eye.*

"From love's first fever to her plague"

*Du ciel qui divorçait j'appris le double
Le globe aux deux charpentes et tous
ses tourbillons.
Un million d'esprits allaitèrent ce bourgeon
Qui enfourche mon œil.*

« Depuis la première fièvre d'amour à sa peste » (4)

(1) Dylan Thomas est né à Swansea, ville côtière du pays de Galles, en 1914. Son père, David, diplômé en anglais est professeur de littérature anglaise à la Swansea Grammar School, que fréquente son fils. Thomas passa la majeure partie de son enfance à Swansea, hormis de réguliers voyages à la ferme de Carmathen que possédait la famille de sa mère. Il épouse Caitlin Macnamara en 1936. Il mourut à New York en 1953 à l'occasion d'un voyage promotionnel de son œuvre.

(2) La mise en page des citations de Dylan Thomas est celle de *Dylan Thomas, Collected Poems : 1934 – 1953*, edited by Walford Davies and Ralph Maud, London, J. M. Dent & Sons Ltd., 1988

(3) Traduction Jean Simon in *Poèmes Choisis, Avant-propos et traduction*, Paris, Seghers, 1957

(4) Traduction Patrick Reumaux, in *Dylan Thomas, Oeuvres*, Paris, Seuil, 1970

Le troisième recueil, *The Map of Love* (1939), présente les premiers indices d'un retour en arrière, qui annonce la liberté de l'enfance. C'est enfin le choc d'une appartenance au monde comme dans le cri d'une deuxième naissance.

L'harmonie heureuse des paysages flottants du Pays de Galles ne ressemble pas à la gratuité de la joie que nous trouvons dans les poèmes de Saint-John Perse : *Comme les vrais enfants des îles, je suis sauvé de naissance* ... (1) En effet, comblés de la luxuriance de la nature, *les enfants des îles* ne se prêtent ni au doute, ni à la méfiance. Ils ne voient que beauté et croissance dans l'observation du monde, ils apprennent de la chaleur des gestes et des bienfaits en abondance la confiance en l'humain et le réalisme des forces de vie, qui chez Saint Perse deviennent un humanisme. La grâce de l'enfance, au contraire chez Dylan Thomas, est plutôt une sorte d'émoi de vivre, retrouvé au-delà des obsessions morbides. Nous constatons à partir du troisième recueil un rythme et une phrase amples et libres. La nature, souvent anthropomorphique, prend un nouveau visage. Elle devient pré, arbres, collines, lieux mouvants, où l'être va pouvoir s'épanouir. Un ton se dessine, une sorte de louange frémissante. Les vers vibrent moins de l'angoisse des contradictions, de la crispation du refus, des tensions du questionnement que d'une objectivité douloureuse dans l'acceptation de l'univers. Ainsi, ce poème de la vie prénatale, écrit au printemps 1939 alors que Caitlin Thomas attend son premier enfant, se termine par une proclamation :

The grave and my calm body are shut to your coming as stone, La tombe et mon corps calme sont fermés comme une pierre à ton arrivée,
And the endless beginning of prodigies suffers open.

Et le début sans fin des prodiges souffre ouvert. (2)

« If my head hurt a hair's foot »

« Si ma tête lèse le pied d'un cheveu »

Car Thomas fait progressivement cette « prodigieuse » découverte que dans la fracture, qu'expriment longuement les sonorités gutturales, il y a rencontre avec la fraîcheur apaisante du monde. Dans le poème « *We lying by sea sand* », traversé du souffle de la mort, de la stérilité, le poète exprime sur une plage d'une beauté grandiose, le sens d'un éblouissement, une sorte de contemplation interstitielle :

*... But wishes breed not, neither
 Can we fend off rock arrival
 Lie watching yellow until the golden weather
 Breaks, O my heart's blood, like a heart and hill.*

« *We lying by sea sand* »

*Mais les vœux sont stériles et nous, impuissants
 À empêcher la venue d'un monde pierreux,
 Nous contemplons ce jaune, jusqu'à ce que le cli-
 mat
 Doré se brise, ô mon sang, comme cœur et colline.*

« Nous, allongés sur le sable » (3)

(1) Conversation avec Alexis Leger rapportée par Claude Vigée in *Honneur à Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1991

(2) Traduction Alain Sueid in *Dylan Thomas, Vision et Prières et autres poèmes*, Paris, Gallimard, 1991

(3) Ibid.

Le titre, avec le participe présent, *lying*, prolonge l'instant à deux et manifeste par l'allitération une évidence de douceur, alors que *Breaks*, ainsi placé en début de vers, donne à la fin du poème une valeur saisissante. La nature brusquement explose, le paysage intérieur s'écroule, tandis que subsiste l'allitération *like a heart and hill* et le rythme ternaire, par lesquels la sensualité du langage ramène la sensibilité à l'éclatante pérennité du réel.

De plus en plus, Thomas confondra l'enfance et le bien-être fragile, éprouvé dans son âme divisée. Ce type de poèmes caractérise *Deaths and Entrances*. Qu'ils soient descriptifs et se prolongent dans la narration d'une aventure intérieure, qu'ils soient méditation sur le temps qui passe et engloutit tout, les derniers poèmes sont visionnaires : ils transcendent la mémoire ou les sentiments narcissiques, exaltent par la musique des mots l'harmonie intérieure, en même temps que l'étrange éternité qui persiste à se manifester dans les beautés de la nature et l'ordonnement de l'univers :

*And honoured among wagons, I was
prince of the apple towns
And once below a time I lordly had the
trees and leaves
Trail with daisies and barley
Down the rivers of the windfall light.*

« Fern Hill »

*Et prince parmi les charrettes, je régnais sur des cités de pommes
Et un grand jour j'eus la gloire de faire aux arbres et aux feuilles
Des traînées d'orge et de pâquerettes
Au fil des eaux où tombe la lumière.*

« Fougère le Haut » (1)

Malgré ici la réminiscence des contraires (*once below a time* pour renverser en son cœur l'expression « once upon a time »), une évocation commune des *Terres de l'Enfance* (2) réunit ainsi deux poésies dans une même lumière bénéfique (*windfall*). Celle-ci baigne les arbres, le domaine d'un prince, dont les fruits sont le symbole d'une domination heureuse de l'enfant sur la plénitude et l'abondance de son univers.

Par ailleurs, chez Saint-John Perse, s'affirme ce sens de la poésie comme une noblesse de l'âme, perçue dès les poèmes de l'enfance grâce à la possession libre des sensations visuelles, auditives, émotionnelles, qui entraîne une élévation naturelle du regard sur les êtres et de choses :

(1) Traduction Léopold Sédar Senghor, *La Rose de la Paix et Autres Poèmes*, Paris, L'Harmattan, septembre 2001

(2) Titre de l'ouvrage de Jean Malrieu, Henry Lhong, Max Primault, Paris, P.U.F., 1961

*... Il y avait à quai de hauts navires à musique. Il y avait
des promontoires de campêche : des fruits de bois qui
éclataient ...
(... Ô j'ai lieu de louer ! Ô fable généreuse, ô table
d'abondance !)*

« Pour Fêter une enfance », V

Le vocable *haut*, prolongé en écho par le *ô* sur le pur plan sonore, associé ailleurs dans *Eloges* à l'évocation précise d'un escalier, d'un toit, de voiles aperçues *sur la mer comme un ciel* (« Ecrit sur la Porte »), *d'une condition ... entre les robes, au règne de tournantes clartés* (« Pour Fêter une Enfance », I), est annonciateur des exigences de l'esprit, puisées à l'intensité de la lumière.

Rupture féconde

La poésie de Saint-John Perse prend naissance dans la solitude de l'exil. L'adolescent, qui a conservé à Pau le rêve de son île natale, étudiant à Bordeaux, contemple la maturation de ce rêve, et l'exprime en opposition à la terne réalité de sa nouvelle existence. Le monde est divisé, irrémédiablement. *C'est un autre* (*Images à Crusoé*, « Le Perroquet »). Qui s'impose. Le poète le tient en horreur. Face à ce qu'il porte en lui de souvenirs d'enfance, Alexis Leger voit surgir des formes concrètes qui brisent son ciel : c'est *le pan de mur* (« La Ville »), l'expérience des *fosses de la cour* (« Le Perroquet »), c'est-à-dire moins la description réaliste des lieux que la suggestion des obstacles auxquels se heurte le regard. De cette solitude jaillira le poème :

*Et quelle plainte alors sur la bouche de l'âtre, un soir
de longues pluies en marche vers la ville remuait dans
ton cœur l'obscur naissance du langage : ...*

« Le Livre »

Car la nostalgie, dans *Eloges*, n'est en réalité qu'une toile de fond. L'évocation en antithèse affirme non les tourments d'une subjectivité divisée, mais la prééminence de la louange, et d'une contemplation qui, dès lors, devancera le poète :

*Joie ! ô joie déliée dans les hauteurs du ciel !
... Crusoé ! tu es là ! Et ta face est offerte aux signes de
la nuit, comme une paume renversée.*

« La Ville »

Jamais simple ou superficielle, la jubilation de cet univers se traduira encore dans les poèmes de la maturité :

*Inonde, ô brise ma naissance ! Et ma faveur s'en aille
au cirque de plus vastes pupilles, ! ... Les sagaies de Midi
vibrent aux portes de la joie.*

Amers, « Invocation », 1

Déjà, dans « Images à Crusoé », l'utilisation du présent fait apparaître le souvenir non comme une résonance abstraite, mais comme une perception présente :

*Tu pleurais de songer aux brisants sous la lune : aux
sifflements de rives plus lointaines : aux musiques
étranges, qui naissent et s'assourdissent sous l'aile close
de la nuit, ...*

« Les Cloches »

La concordance des temps permet que domine dans ce passage le bercement des vagues, qui envahit l'imaginaire. Le poète dira de cette enfance qu'elle fut *un si long jour* (« Le Livre »). L'espace s'agrandit aux dimensions de l'infini. L'évidence des êtres et des choses leur donne valeur de signe. Ainsi le poète transcendera-t-il par l'image la dépossession de 1940 ⁽¹⁾ :

*J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des
sables. Je me coucherai dans les citernes et dans les vais-
seaux creux,
En tous lieux vains et fades où gît le goût de la
grandeur.*

Exil, II

Un deuxième dépassement s'opère par l'éveil d'un dynamisme intérieur. Dans le rejet de l'Histoire se déploie le sens de l'exil créateur :

(1) 1939 - 1940 : après le déclenchement de l'offensive allemande ... Alexis Léger, dénoncé comme belliciste par le parti de l'armistice, est victime d'intrigues dans l'entourage du ministre : M. Paul Raynaud ... S'embarque pour les Etats-Unis ...
1040 – 1041 : le gouvernement de Vichy l'a frappé de déchéance de la nationalité française ..., de confiscation de biens, et de radiation de l'ordre de la Légion d'Honneur ...
Saint-John Perse, *Œuvres Complètes*, « Biographie », op.cit.

... Nos penses
courent à l'action sur des pistes osseuses. L'éclair m'ouvre
le lit de plus vastes desseins. L'orage en vain déplace les
bornes de l'absence.

Exil, VII

L'œuvre poétique repose ainsi sur un étrange paradoxe : de la perte du monde de l'enfance surgit le témoignage poétique, présence spirituelle ; de l'effacement du personnage social, politique, l'affirmation d'une cohérence intérieure ; du néant, la fascination de reconstruire sous l'emprise de l'esprit et la volonté de renouer avec les forces vierges de la terre :

*Quand la violence eut renouvelé le lit des hommes sur
la terre
Un très vieil arbre , à sec de feuilles, reprit le fil de ses
maximes ...*

Vents, IV, 7

Le sentiment absolu d'une adhésion au monde, la perception du merveilleux dans la réalité ne sont pas une création de l'imagination : Alexis Léger les a connus. Comment s'étonner dès lors de l'optimisme que porte cette oeuvre ? ⁽¹⁾ Dès les poèmes d'*Eloges*, le poète est en pleine possession de lui-même, exalte l'enfance non pour la fuite ou pour le narcissisme, mais comme principe d'une vision holiste de l'action :

Mûries avec lenteur, les visions et les interrogations de l'enfant nourriront les inquiétudes de l'homme, mais c'est bien un homme en toute lucidité qui leur donnera voix. » ⁽²⁾

A l'inverse, Dylan Thomas, dans sa biographie et les manifestations extérieures de son personnage, fait l'effet d'un inadapté. A la fin de sa vie, au cours de quatre voyages aux Etats-Unis, de 1949 à 1952, il enthousiasme les Américains par son allure de bohème et d'ivrogne, nourrit le mythe qui veut que le poète soit

(1) „Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Etre. Et sa leçon est d'optimisme ... Les civilisations mûrissantes ne meurent point des affres d'un automne, elles ne font que muer. L'inertie seule est menaçante.

Saint-John Perse, *Œuvres Complètes*, « Poésie, Allocution au Banquet Nobel du 10 décembre 1960 », op.cit.

(2) Albert Loranquin, *Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1963

un homme bizarre, sinon un fou, un évadé du réel. Les critiques et les témoignages ajoutent ceci : Thomas est resté un enfant. Inapte à prendre ses responsabilités, il est couvert de dettes et vit aux crochets des uns et des autres. Tous les soirs, on part à sa recherche dans les pubs de Londres pour voir comment bière après bière, une cigarette aux lèvres en permanence, il passe de l'épuisement à l'humour, de l'humour à la bouffonnerie, jusqu'à l'ivresse totale :

Voici notre jeune homme à la pointe de son succès. Il est vautré dans un coin, soutenu par deux murs, et comme une fusée détrempée, opérant à retardement, il lance des étoiles de lucidité étonnante ... (1)

Or, ce décalage préserve un regard :

Je me suis tout de suite rendu compte que ce chérubin n'acceptait rien comme tel. Il était anarchique dans sa pensée et son langage, provocateur, avec la certitude de l'instinct, qui connaît sa libre vérité propre. Ma première impression d'une obstination incontournable, en réalité une innocence incontournable, se renforçait à chacune de nos rencontres. (2)

Le poète en a conscience et même le cultive. Dans une lettre à Caitlin Macnamara, il fait l'apologie de leur jeunesse et de leur anticonformisme, et plus profondément, de l'univers à part de leur innocence :

Nous serons toujours jeunes et insensés ensemble ... tu es la seule personne avec qui je me sente totalement libre ; et je crois que c'est parce que tu es aussi innocente que moi. Oh ! je sais, nous ne sommes ni des saints, ni des vierges, ni des fous ... Mais notre innocence est terriblement profonde, et notre secret, qui nous discrédite, c'est que nous ne savons rien du tout, et notre affreux et intime secret, c'est que cela nous est parfaitement égal. (3)

A partir de cette exigence, le poète déploiera dans son œuvre des affinités avec les fous, les enfants, les poètes, il la placera sous le signe de l'interrogation, elle grandira dans le défi, et forcera les portes de l'irrationnel.

(1) C'est nous qui traduisons.

Here is the green man at the heart of his acclaim. He sits in a corner propped up by two walls, a smouldering, soggy firework, sending up stars of singular lucidity ... Description de Charles Figher, cité par Constantine Firtzgibbon, *The Life of Dylan Thomas*, London, J.M. Dent & Sons Ltd., 1965

(2) C'est nous qui traduisons.

I quickly realized that this cherub took nothing for granted. In thought and words, he was anarchic, challenging, with the certainty of that instinct which knows its own, freely discovered truth. My first impression of rooted obstinacy which was really a rooted innocence was reinforced whenever we met.
Dylan Thomas : Letters to Vernon Watkins, introduced by Vernon Watkins, Santa Barbara, Praeger Publishers Inc., 1982

Vernon Watkins : poète gallois, originaire de Swansea, rencontrera Thomas à Swansea au retour de celui-ci de Londres en 1936. Il existe une correspondance importante entre les deux hommes.

(3) C'est nous qui traduisons.

... we'll always be young and unwise together. ...you're the only person with whom I am free entirely; and I think it's because you're as innocent as me. Oh, I know we're not saints or virgins or lunatics ... But our innocence goes awfully deep ... and our discreditable secret is that we don't know anything at all, and our horrid inner secret is that we don't care that we don't.

Dylan Thomas, The Love Letters of Dylan Thomas, London, J.M. Dent, 2001, p.34

La rupture en attendant prend ses sources dans l'enfance. La différence d'âge entre sa sœur et lui est telle que Thomas se retrouve dans la situation de fils unique sous l'œil trop protecteur de sa mère. Son père se retire dans sa bibliothèque et la fréquentation de Shakespeare. La maison est solitaire et triste. Elle devient en même temps une sorte de refuge : dehors, ce sont l'école, la compétition, les conflits, les farces et le va-et-vient des adultes. Dans cet univers, l'expérience de la solitude sera liée à l'imagination de la mort. La première époque poétique, celle de *18 Poems* et *25 Poems*, fait état en quelque sorte d'un retrait du monde. Le poème « *Ears in the turrets hear* », publié en 1936, pose la problématique d'un narcissisme déchiré et grandiose : la vérité intérieure du poète résistera-t-elle à son ouverture au réel ?

*Ears in the turrets hear
Hands grumble on the door,
Eyes in the gables see
The fingers at the locks.
Shall I unbolt or stay
Alone till the day I die
Unseen by stranger-eyes
In this white house ?
Hands, hold you poison or grapes ?*

*... No bird or flying fish
Disturbs this island's rest.*

*Ears in this island hear
The wind pass like fire,
Eyes in this island see
Ships anchor off the bay.*

*... Hands of the stranger and holds of the ships,
Hold you poison or grapes ?*

*Des oreilles dans les tourelles entendent
Des mains grommellent sur la porte
Des yeux dans les pignons voient
Les doigts aux serrures
Vais-je tirer le loquet ou rester
Seul jusqu'au jour que je mourrai
Hors la vue des yeux étrangers
Dans cette maison blanche ?
Mains, serrez-vous du poison ou des grappes ?*

*... Nul oiseau, nul poisson volant
N'altère le calme de cette île..*

*Des oreilles dans cette île entendent
Le vent passer comme un feu,
Des yeux en cette île voient,
Des navires mouiller au large,*

*... Mains de l'étranger, carènes des navires
Serrez-vous du poison ou des grappes ? »*

« Des oreilles dans les tourelles entendent » (1)

Le poète est écartelé entre la conviction de contenir en lui le monde, ses naissances et sa destruction, et ses difficultés d'entamer le dialogue avec ce monde – dont il connaît aussi la splendeur sensible. Dans une lettre au poète Trevor Hughes, il écrit :

Je deviens jour après jour plus introverti, bien que jour après jour je devienne conscient de nouvelles splendeurs objectives en ce monde.. (2) L'on aura ainsi, de plus en plus, dans le déroulement de l'œuvre, le sentiment d'une angoisse

(1) Traduction Jean Simon, op. cit.

(2) C'est nous qui traduisons.

I become a greater introvert day by day though day by day I become conscious of more external wonders in the world.

Constantine Firzibbon, *Dylan Thomas, Selected Letters*, Newton Abbot, Readers Union, 1967

dépassée par un accès plus direct et sans effort au message de l'univers :

*Some let me make you of the vowel'd beeches,
Some of the oaken voices, from the roots
Of many a thorny shire tell you notes
Some let me make you of the water's speeches."*

"Especially when the October wind"

*Les uns me laissent vous créer avec des hêtres voyelles
D'autres avec les chêne-voix, ou vous faire des récits
Avec les racines de maintes provinces épineuses
Les uns me laissent vous créer avec les discours de l'eau. »*

« Surtout quand le vent d'octobre » (1)

Au-delà du sens, c'est la puissance du texte - tel le passage cité de « Ears in the turrets hear » - qui engendre une nouvelle réalité poétique : cohérence des rythmes, luxe de la matière sonore. Cette splendeur totalement perçue du monde se concrétise ainsi dans la poésie de Thomas par un langage qui s'impose à l'émotion du lecteur.

De même, lorsque nous lisons *midi émietteur de cymbales* (« Eloges », XIV), nous ressentons cette perception physique de l'image, que Saint-John Perse avait appelée *transe*. (2)

C'est peut-être ici que se rejoignent le mieux Saint-John Perse et Dylan Thomas, poètes non de la rêverie passive ou de la fuite dans l'imaginaire, mais chez l'un du don proclamé de cette terre - *Ô clartés ! ô faveurs !* - (« Pour Fêter une Enfance », II) -, chez l'autre de la souffrance regardée en face de cette vie, jusqu'à faire de leur œuvre poétique, par l'enfance transcendée, un lieu de puissance et de louange :

*That the closer I move
To death, one man through his sundered hulks,
The louder the sun blooms
And the tusked, ramshackling sea exults ;
And every wave of the way
And gale I tackle, the whole world then,
With more triumphant faith
Than ever was since the world was said
Spins its morning of praise, ...*

"Poem on his Birthday"

*Que plus je m'approche
De la mort, homme solitaire dans ses tortures,
Plus le soleil fleurit
Et plus l'océan, de tous ses crocs, exulte ;
Et chaque vague de ma route
Chaque orage que je happe et le monde même
Avec une foi plus triomphante
Que jamais depuis que le monde est nommé,
Tissent (3) son matin de louange, ...*

« De son anniversaire » (4)

(1) Traduction Patrick Reumaux, op. cit.

(2) Lettre de Saint-John Perse à Georges Huppert in *Honneur à Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1965

(3) Sic

(4) Traduction Alain Sueid, op.cit

La profondeur et l'absolu

Au-delà des aspects communs à cette célébration de l'enfance chez Saint-John Perse et Dylan Thomas, les poètes divergent quant à leur façon d'aborder le réel. Prenons le songe. Que traduit-il de l'inconscient psychique de ces auteurs ? Pour Thomas, un état de dérive. La vie est un voyage où se manifeste la notion aiguë du provisoire et l'action du temps qui entraîne toutes choses. « Poem on his Birthday » est bâti sur des images de mouvement. Elles suggèrent le vent, la mer, la transformation et l'écoulement des jours. Combien de navires surgissent à l'horizon de ces poèmes ! Les événements du passé apparaissent comme autant de naufrages ...

*On skull and scar where his loves lie wrecked,
Steered by the falling stars.*

“Poem on his Birthday”

*Frappé contre crâne et roc de ses amours naufragées,
Gouvernées par la chute des étoiles.*

« De son anniversaire » (1)

Ce défilement caractéristique des paysages, comme de l'autre côté du temps, porté dans le ruisseau du souvenir, accède enfin au recueillement du songe de l'enfance :

*So it must have been after the birth of the simple light
In the first, spinning place, the spellbound horses walking warm
Out of the whinnying green stable
On to the fields of praise.”*

“Fern Hill”

*Il dut en être ainsi après la naissance de la simple lumière
Au lieu de la première rotation, les chevaux envoûtés quittant tout
chauds
L'écurie hennissante et verte
vers les champs de la louange.*

« Fougère le Haut » (2)

Qu'en est-il du songe dans la poésie de Saint-John Perse ? Point de mouvement, point d'images du passé qui reviennent à la conscience adulte, point d'élan qui aboutisse à l'anéantissement. Le songe chez Saint-John Perse immobilise l'enfance à jamais dans le temps, prolonge la réalité fabuleuse et multiplie dans le présent les résonances de la louange :

*(J'ai fait ce songe dans l'estime : un sûr
séjour entre les toiles enthousiastes.)*

« Pour Fêter une Enfance », 1

Saint-John Perse est un poète aux yeux ouverts :

(1) Traduction Alain Suied, op.cit.

(2) Traduction Léopold Sédar Senghor, op.cit.

- *Je m'éveille en songeant au fruit noir de l'Anibe : à
des fleurs en paquets sous l'aisselle des feuilles.*

« Eloges », 4,

y compris plus tard pour appréhender les fulgurances de l'inconscient - d'où l'exaltation, qui anime toute l'œuvre, de déchiffrer le réel, proclamer les beautés de l'univers, la luxuriance végétale, les phénomènes naturels et les forces cosmiques, les objets par ce qu'ils ont d'unique, les *hommes dans leurs voies et façons* (*Anabase*, X), jusque ce qui subsiste d'infime face à l'être, étrangement indéfectible :

« *Avec l'achaine, l'anophèle, avec les chaumes et les
sables avec les choses les plus frêles, avec les choses les
plus vaines, la simple chose, la simple chose que voilà,
la simple chose d'être là, dans l'écoulement du jour ...*

Exil, v

Poésie de l'essence ... Ainsi vérifions-nous la pertinence des propos de Katherine Biddle (de l'île de Nassau, aux Bahamas, en date du 14 mars 1950)

(1) :

Je suis marquée par la passion et la profondeur de la poésie de Dylan Thomas. Ce qui compte pour lui, c'est ce qui doit absolument s'exprimer, avec passion et dans une langue nouvelle. Perse a la même largeur de pensée, la même envergure ; il a aussi de l'émotion ; mais ses poèmes n'émergent pas des mêmes profondeurs. Se réservant pour l'absolu, il ne se permet pas de souffrir une affectivité personnelle.

Alexis pense que Dylan Thomas, malgré la fraîcheur de son langage, reste dans la lignée de la poésie anglaise romantique et descriptive. Je ne suis pas entièrement d'accord mais je ne m'explique pas encore pourquoi. (2)

Ce commentaire de Saint-John Perse sur la poésie de Dylan Thomas (3), rapporté par Katherine Biddle, éclaire enfin notre problématique initiale. Précisément, ce que démontre le rapprochement des deux poètes, c'est que l'un et l'autre, au lieu d'être des spectateurs du réel, l'intériorisent et le recréent par la puissance du

(1) *Saint-John Perse Intime* par Katherine Biddle 1940 – 1970, op.cit., p.204

(2) *Ibid.* p. 218

(3) Saint-John Perse semble être resté hermétique à la poésie de Dylan Thomas, alors qu'elle est une expression authentique de la sensibilité *Celte*. Le poète s'en est réclamé plus tard (Saint-John Perse, *Œuvres Complètes*, op. cit. p.1059), *celtitude* par ailleurs identifiée, aimée et valorisée chez Dylan Thomas par le poète Senghor (voir Jean-Claude Trichet, « Quand Senghor récitait ses poèmes chez nous ... » in *Bulletin 2018 de l'Association des Amis de la Fondation Saint-John Perse*).

langage. La poésie de Dylan Thomas est incandescence. Elle puise dans l'expérience subjective pour la magnifier sous toutes ses formes. Saint-John Perse, au contraire, élève l'expérience au niveau du symbole. Cette démarche représente une clé majeure de la compréhension de l'œuvre. Nous l'illustrerons par un exemple connu : la caractérisation des *berceurs de singes moribonds dans les bas-fonds de grands hôtels* ⁽¹⁾ comme *hommes de douceur ... sur les chemins de la tristesse*. Elle est inspirée d'un moment vécu par le poète dans le port de Hambourg. ⁽²⁾ Nous retrouvons par ailleurs la posture qui consiste à associer la finitude à la vie souveraine. Le *voilier* sur le *quai* de Hambourg où Saint-John Perse *trouve un homme jouant de l'harmonium devant un petit être couché sur un lit ...* devient *les bas-fonds des grands hôtels*, comme si le poète conservait de l'anecdote l'affreuse tristesse de la scène dans un lieu confiné pour projeter cette tristesse, voire cette inattendue et humaine *douceur*, dans le cadre plus large et contrasté des organisations sociales et des activités courantes. Plus belle encore cette image dans *Anabase* ⁽³⁾ :

*(Un enfant triste comme la mort des singes - sœur
aînée d'une grande beauté - nous offrait une caille dans
un soulier de satin rose.)*

IV

Les généralisations, puisées dans le vécu, caractérisent l'expression de Saint-John Perse. Cette façon de voir le monde jusqu'à l'universel rejoint sur un autre plan l'intensité de la poésie de Dylan Thomas, une élévation individuelle. Saint-John Perse nous offre la résonance des espaces. Sa poésie embrasse l'horizontalité des déserts et du Nouveau Monde. Dylan Thomas appartient à la verticalité du monde occidental, son passé, ses tourments, ses crispations aussi.

Nous emprunterons à Saint-John Perse la qualification particulière de l'événement esthétique que représentent ces deux auteurs :

Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance. ⁽⁴⁾

DIANE NAIRAC

(1) Vents, III, 4

(2) Voir Henriette Levillain, *Une Lecture de Vents*, op. cit. p. 178

(3) Henriette Levillain prolonge cette analyse du symbole chez Saint-John Perse par le rapprochement de *la tristesse d'un enfant* dans *Anabase* et de *la mort des singes*, ibid.

(4) Saint-John Perse, *Œuvres Complètes*, « Poésie », op. cit